

Quand le cinéma dit « je t'aime »

Petite réflexion sur une déclaration par Philippe Courmarie

« *Le véritable amour est une quiétude en flamme.* »

Giuseppe Ungaretti, ***Vie d'un homme*** (Poésie-Gallimard, p.122)

Prêtons attention au titre retenu : « *Quand le cinéma dit "je t'aime"* ». Il arrive, de façon plus ou moins heureuse, que le cinéma mette en scène la décision des hommes de dire "je t'aime" à quelqu'un, fasse venir dans la lumière d'un écran ce moment grave et savoureux où la première figure du "faire" l'amour est l'initiative de le "dire". Telle est la préséance, ici comme ailleurs, du "dire" sur le "faire". « *Au commencement était le Verbe* » : l'énoncé johannique détermine toute une théologie, mais aussi toute une anthropologie. En effet, dans l'existence des hommes, le maître intérieur – maître des disciples et maître des maîtres – est originellement le Verbe. Tout ce que nous sommes et avons encore à être, nous le tenons du Verbe. Il nous éveille à nous-mêmes, il nous ouvre les portes de la réalité, il nous affranchit de la confusion initiale et nous arme contre son retour incessant. S'il existe des écoles et des chapelles, s'il existe des confessionnaux, des cabinets de psychologues ou de psychanalystes, s'il existe de la littérature, de la philosophie, des week-ends cinéma, c'est parce que l'homme - sans toujours se l'avouer à lui-même, sans même peut-être en avoir conscience - s'en remet au pouvoir formateur et libérateur du Verbe. Même si nous ne l'aimons jamais assez, même si nous lui faisons souvent violence, nous sommes amoureux du Verbe, à tel point que nous parlons encore quand nous n'avons rien à dire et que le bavardage des jeunes et des moins jeunes est le « rayon fossile » de notre indissoluble mariage avec la parole. Et le plaisir de "dire" appelle celui "d'aimer" comme le plaisir "d'aimer" appelle le plaisir de "dire". L'amour cherche ses mots – pour se communiquer – et s'il les trouve, il en est vivifié, et réciproquement, la parole cherche l'amour et, si elle le trouve, elle en est magnifiée en devenant poème, chant ou louange.

Aimer "dire" et dire "aimer" sont donc « uns » - cela sans doute depuis notre lointaine enfance, depuis la mère de chacun de nous, celle qui nous a engendrés à nous-mêmes dans le don indissociable de l'amour et de la parole. C'est là le sens de la « *langue maternelle* », cette expression qui unit, dans l'origine de nos personnes, l'amour et le Verbe. Nous n'oublierons pas de rappeler, dans ce qui va suivre, que dans l'acte de « dire je t'aime » s'insère l'acte d'aimer dire et spécialement l'amour du dire l'amour. Pour le meilleur et le pire.

Par delà ce préliminaire général, il nous faut tenter de comprendre concrètement ce qui est en jeu dans nos déclarations d'amour, déclarations passées et, espérons-le, déclarations à venir. Que faisons-nous vraiment ? Qu'est-ce qui se passe et peut se passer, en moi, en l'autre, entre nous, dans l'acte de dire « je t'aime » ? Tentons de conceptualiser cette expérience humaine sans la présence de laquelle – ou le souvenir, ou l'espérance – notre existence est bien terne.

Osons toutes les questions. Est-ce la communication d'une vérité intime ? Un stratagème banal ? Un cliché affligeant - comme certains esprits forts et chagrins le pensent ? Un mot kleenex que l'on jette après usage ? Un serment ? Une imposture ? Le symptôme d'une sentimentalité dégoulinante et niaise ? L'expression d'une sensation brute comme « j'ai faim » ou « j'ai soif » ? L'outil efficace du séducteur ? Un engagement ? Une parole dont le sens profond en appelle à une mystique pour s'y ajuster ? Avouons-le, nous ne le savons pas très

bien et, sans doute, tout ce qui vient d'être évoqué est possible. Y compris le pire, mais il n'y a que le meilleur qui puisse être perverti. La difficulté que nous rencontrons pour discerner le vrai du faux, nous vient de la pauvreté de nos discours sur ce qu'est aimer. Nous vivons comme si nous savions ce qu'il en est de l'amour et, quand nous en parlons, nous en formons des idées si vagues que nous risquons de prendre ce vague pour l'amour même. Pourtant, à la fin d'une vie, à l'heure des bilans, ce qui devra compter, ce ne sera ni le savoir accumulé, ni le pouvoir, ni les réussites successives – gloires éphémères – mais la réponse à des questions d'un autre ordre : ai-je aimé ou non ? Ai-je assez aimé ceux que je devais et prétendais aimer ? Nous sommes donc livrés à ce paradoxe que ce qui seul offre du sens à nos vies, nous n'en comprenons que grossièrement le sens, notamment en devant nous contenter, à regret, de ramener l'amour à un sentiment, un désir, voire, comme je l'entends parfois à une « envie », à une « envie d'aimer » !

Risquons une autre parole et concentrons notre attention sur ce qui est en jeu dans ces moments d'une vie où nous disons à un être choisi, dans un cri ou un murmure, « je t'aime ». Je développerai cinq points :

-I- Entre dire et faire

-II- Quand dire est une imposture

-III- La sagesse des illusions

-IV- Eros et Agapè

-V- Une tâche infinie

-I- Entre dire et faire

Nous pensons généralement que nos énoncés ont pour seule tâche de constater un fait. Nous considérons alors qu'ils sont vrais ou faux selon qu'ils s'ajustent ou non à ce qu'ils prétendent attester. Un philosophe américain (mort en 1960) - John Austin - a montré cependant l'existence d'un autre type d'énoncé, celui dont la propriété est de contenir l'acte qu'il désigne. C'est le cas, par exemple, de phrases comme « je vous déclare mari et femme » ou « je te jure », ou encore « je te pardonne » ou « je te promets ». Ces phrases ne sont pas, selon John Austin, « *constatatives* », mais « *performatives* ». Qu'est-ce que cela signifie ? Une énonciation est performative quand elle ne se limite pas à constater un fait, à renvoyer à un acte qui se situe en dehors de ce qui est énoncé, mais quand elle suffit à accomplir l'acte qu'elle nomme, quand l'acte de « dire » et celui de « faire » sont uns. Alors, cette définition étant obtenue, faut-il penser que dire « je t'aime » appartient à la catégorie des énoncés performatifs ?

Nous ne pouvons l'affirmer au premier abord. Il ne suffit pas de dire aimer pour faire exister l'amour, comme il suffit de prononcer une promesse pour donner réalité à la promesse et engager celui qui en formule le nom. Mais, les choses sont-elles si simples ? Notre réponse ne considère pas assez l'espèce de solennité d'une déclaration d'amour.

a) Dire « je t'aime » obéit à l'intention de communiquer une information à autrui qu'il ne connaît pas - ou pas assez - mais appartient surtout à ce genre de parole qui contient une espèce de serment implicite. En disant « je t'aime », je n'exprime pas simplement un désir ponctuel dont l'idéal de satisfaction s'étend sur une durée plus ou moins longue, je déclare que la durée ne compte pas, que cet instant enveloppe toute ma temporalité, qu'il a valeur pour moi d'éternité. J'inscris moins mon dire dans le temps que le temps dans le dire. Si tel est le cas, alors en disant « je t'aime », je formule une promesse et, sous ce rapport, une telle parole est performative.

b) D'un autre côté, en considérant seulement l'aspect « affectif » de l'amour (et non plus l'espèce d'engagement spirituel qu'une déclaration implique), il apparaît que la déclaration d'amour n'est pas simplement la transposition langagière d'un émoi interne, tel son double ou son miroir. Comme j'essayai d'en témoigner dans mon préliminaire, ces quelques mots contenus dans le « je t'aime » ne se contentent pas d'exercer une fonction médiatrice (informer autrui), ils exercent aussi une fonction créatrice. Ils me font autant que je les fais et installent un « être » nouveau. Nous nous souvenons sans doute de cette pensée du comte Mosca dans la **Chartreuse de Parme** à propos de la relation - relation dangereuse pour lui - entre Fabrice Del Dongo et la duchesse de Sanseverina : « *Si le mot "amour" est prononcé entre eux, je suis perdu* ». La crainte du comte Mosca était justifiée, mais elle était profonde aussi. Pourquoi ? Répondons en deux moments.

. De même qu'il existe un temps pour rire, un temps pour pleurer, un temps pour tout - selon les paroles de l'Ecclésiaste - il existe un temps pour déclarer sa flamme. Il faut discerner le bon moment, le moment opportun, ce qu'Aristote nomme le « *kairos* », à savoir l'occasion favorable. Avant, c'est trop tôt ; après c'est probablement trop tard. Il en est ainsi de toutes nos décisions importantes : sans le « *kairos* », le possible rate le réel et chute dans l'impossible. Nous devons donc chercher à dire « je t'aime » au bon moment, à l'instant unique et éphémère où tout concourt à son appel, à sa manifestation, où il coule de source.

. Cependant, le « je t'aime » a beau intervenir comme une pièce nécessaire dans le paysage amoureux, au bon moment, il ne se limite pas à l'indispensable partie d'un tout ; il agit sur le tout, il transforme le paysage au sein duquel il s'insère, il en change subtilement la lumière. Tel est le pouvoir de ce « presque rien » d'une petite série de lettres et de mots ! Cette cause infime produit un grand effet. Il donne corps à des dispositions intérieures encore confuses. Il informe, au sens de communiquer, certes, mais aussi il in-forme au sens de ce qui met dans sa forme une matière encore indistincte ou confuse (ce que voulait sans doute dire le comte Mosca). *Avant*, il y avait des sentiments nébuleux et épars, *après* il y a l'amour, l'évidence d'une réalité nouvelle et quasi tangible. Ajoutons que le « je t'aime » installe une solennité irréversible et, surtout, que ces quelques mots détiennent ce pouvoir unique de magnifier les sentiments existants, d'en élever l'intensité. Le langage, comme la musique, idéalise et exalte la vie, jusqu'à l'embrasement de la passion. L'amour n'existe donc ni par le dire, ni sans le dire.

D'où l'ambiguïté de nos déclarations : cherchons-nous secrètement à vivifier seulement un état affectif ou, par décision intérieure, à donner à un sentiment éprouvé la valeur d'un engagement définitif en faveur de l'autre ?

Si la conscience maîtrisait immédiatement ses motifs en ayant accès sans effort à son contenu, les choses seraient évidemment plus simples, mais moins riches aussi. L'école de l'existence, le dialogue avec les vivants et les morts (la littérature), l'art, le cinéma - nous tous réunis - rien de tout cela ne serait nécessaire et nous perdriions bien des plaisirs.

-II- Quand dire est une imposture

Toutefois, parce que le mensonge est le drame non de l'homme agissant ou gesticulant, mais de l'homme parlant, la déclaration peut être une désolante imposture. En disant « je t'aime » à un autre, nous manions un pouvoir redoutable, nous utilisons ce qui peut d'autant plus desservir qu'il prétend exprimer le désir de servir. Le diable prend toujours le masque du serviteur pour corrompre ceux qu'il approche. Aussi, la déclaration d'amour détient une incomparable capacité de manipulation des consciences et peut toujours cacher un stratagème dont la finalité inavouable est la soumission d'autrui. « *Elle m'aimera, je le veux* », « *elle m'aimera, mais moi, non !* ». Telles sont les paroles intérieures de tout séducteur, à l'instar de Don Juan. Cependant, la force des séducteurs ne leur vient pas de la seule habileté rhétorique. S'ils parviennent à acheter l'amour et à plier autrui au dictat de leur volonté, c'est en raison d'une disposition profonde chez les hommes qu'ils exploitent et qu'ils brisent. Précisons cela.

Il y a beaucoup de choses dont nous doutons dans le monde : nous savons que nous croyons bien plus que nous ne savons savoir, mais, au moins, parce que nous pensons et pour la seule raison que nous pensons, notre existence se donne à nous comme un fait implacable. Merci Descartes ! Toutefois, l'énormité contraignante d'une telle évidence révèle, par contraste, la faiblesse de tout ce qui n'est pas elle. J'existe, oui, mais que faire de cette existence ? Quel motif donner à quelle action ? Ou, autrement et plus simplement : j'existe oui, mais à *quoi bon* ? Je jouis d'une absolue certitude, mais il me manque une solide assurance contre la sombre pensée du à *quoi bon* ? La certitude ne nous dispense pas d'assurance. Pascal écrit dans les **Pensées** : « *La raison a beau crier, elle ne saurait mettre un prix aux choses.* » Elle peut construire, par démonstration des édifices conceptuels, elle ne saurait à elle seule nous prémunir contre la pensée à *quoi bon* ?, pensée qui guette à la porte de toute conscience humaine et dont la voix lancinante diffuse dans l'âme le filtre de la désespérance. D'où peut me venir le moyen de m'assurer contre l'idée mortifère de la vanité d'exister ? Chacun le sait : tant que je ne puis répondre à la question « suis-je aimé ? » je ne suis pas assuré contre le poison d'une telle pensée.

Alors certes, pour répondre à cette pressante question, avec ses enjeux existentiels graves, il y a - ou il y a eu - dans une vie, l'amour inconditionnel des parents – c'est évidemment un mauvais départ que d'en avoir été privé – il y a l'affection reçue par les amis (si essentielle, si déterminante de la saveur de vivre), mais il y a aussi cette aspiration profonde, au cœur de toute existence d'homme, à être aimé pour soi-même, âme et corps, élu dans sa personne par la personne d'un autre, elle aussi en chair et en os, en vue d'une vie de communion, d'un don réciproque des êtres. Dans cette aspiration – incomparablement - il en va du désir de s'assurer contre la pensée qui menace toute conscience, malgré et en raison même de sa certitude d'exister, celle de l'à *quoi bon* ?

Quand les hasards d'une vie ne nous offrent pas de connaître ou d'avoir connu cette élection amoureuse – ne serait-ce que dans l'ardeur des amours adolescentes - quand ce n'est pas par un sacrifice volontaire pour un plus grand amour comme le dit Frère Luc à la jeune musulmane dans le film « **Des hommes et des dieux** », que nous renonçons à l'amour humain, nous risquons d'en être fragilisés et de devoir mener des combats intérieurs dont les autres n'ont souvent aucune idée. Mais il y a pire. Lorsque ce ne sont pas les hasards, mais la tromperie volontaire d'un manipulateur - simple lâche ou libertin - qui séduit et dérobe cette aspiration profonde à obtenir quelque assurance, alors la victime chute dans un état de solitude plus douloureux, après la fausse rencontre qu'avant, et sa sensibilité au poison de l'à *quoi bon* ? en devient plus inquiétante que jamais. Pensons, dans **Les Liaisons Dangereuses**, au vicomte de Valmont et plus encore (car Valmont connaît à la fin une espèce de rédemption), à la marquise de Merteuil. De tels libertins sont des artistes, mais des artistes de la mort.

Il nous faut donc tenir l'initiative de la déclaration d'amour sous l'autorité d'un amour d'un autre ordre, qui vaut pour tout instant et pour tous, pas simplement « toi » à qui j'adresse mon « je t'aime, « *un amour sans Eros* » comme l'écrit Emmanuel Lévinas pour nommer la responsabilité, de la « *responsabilité-pour-autrui* », cadre à l'intérieur duquel, inexorablement, s'exerce notre liberté. Nous sommes, chacun, en charge d'autrui et donc responsables des uns et des autres dans la façon dont chacun lutte et se défend contre la pensée du à *quoi bon* exister ?

Maintenant, s'il existe l'homme qui dit « je t'aime » pour tromper, il existe aussi celui qui se trompe lui-même en disant je t'aime.

-III- La sagesse des illusions

Dire « je t'aime » risque de n'être qu'une pure illusion dont la première victime est celui qui l'exprime. Il se peut que ces quelques mots ne soient que le symptôme désolant d'une cristallisation¹ ou, ce qui revient sans

¹ « *On se plaît à orner de mille perfections une femme de l'amour de laquelle on est sûr. (...) Cela se réduit à s'exagérer une propriété superbe, qui vient de nous tomber du ciel, que l'on ne connaît pas* » (p.34), tel un rameau d'arbre effeuillé par l'hiver que l'on jetterait dans une mine de sel : « *Deux ou trois mois après on le retire couvert de cristallisation brillantes, on ne peut plus reconnaître le rameau primitif* » (ibid).

doute au même, d'une auto-idolâtrie ; il se peut encore que l'illusion soit d'aimer des qualités en prétendant aimer la personne. L'austère Pascal secoue nos naïvetés en écrivant dans les **Pensées** : « *On n'aime jamais personne, mais seulement des qualités* » ? Jugement sévère, mais vérité possible. Qui peut dire, en effet, si sa déclaration amoureuse n'est pas la traduction verbale d'un rêve ?

Mais le fait que l'amour commence ou risque de commencer dans une espèce d'illusion où le narcissisme ne compte pas pour rien, n'a rien de désastreux. Les rêves sont indispensables aux audaces. Rien de grand dans le monde ne s'accomplit sans commencer par un rêve. Le Père Ceyrac, s.j. s'adressait un jour à mes élèves en leur conseillant vivement de nourrir des « rêves impossibles » sans quoi l'existence risque de se montrer étriquée, avare et décevante. Les rêves des premiers émois sont bons comme le vin : ils grisent, certes, mais ils offrent des audaces et des ardeurs, ils rapprochent les êtres qu'apparemment tout éloigne, ils sont au service de l'épopée de nos rencontres dont nos histoires ont tant besoin pour résister ensuite à la pesanteur des jours. Les rêves sont nécessaires car il faut toujours traverser les nuées pour atteindre le ciel. Il est donc possible, dans ce que Molière nomme les « *inclinations commençantes* », que j'aime véritablement et gratuitement l'autre pour lui-même ; il est aussi possible que je sois aussi déterminé par des raisons que j'ignore (des déterminismes psychoaffectifs où interagissent mon histoire subjective et des archétypes sociaux). Je ne suis certain de rien, quand je déclare ma flamme. C'est d'ailleurs pourquoi en disant « je t'aime », je m'avance seul, sans appui, sans filet, sans protection. Je prends tous les risques. Cette incertitude est le lot même de toute déclaration et sans doute de tout amour, commençant et même durable. Il est possible, mais qu'importe ! Car s'il ne dépend pas de moi d'éprouver ici et maintenant une inclination affective vers tel autre, en raison d'un réseau complexe de sentiments, d'attentes, de blessures multiples, en revanche, il dépend de moi et de moi seul, dans ma liberté souveraine – et donc responsable – de donner ou de ne pas donner le nom même de l'amour à ce que j'éprouve en moi. Tel Adam dans la Genèse, fils d'Adam moi-même, je dispose de la liberté de nommer les animaux, c'est-à-dire, en l'occurrence, ce qui s'anime en moi, ce que je ne fais pas, mais qui vit et vibre en moi, qui précède ma conscience et ma décision.. L'amour est alors composé de l'involontaire et du volontaire, de nécessité et de liberté.

Alors, nous répliquerons peut-être qu'une telle décision de nommer des désirs et des sentiments du beau et terrible mot d'amour serait impossible sans l'existence préalable en moi de l'amour de l'amour (« *amabam amare* », « *j'aimais aimer* » comme l'écrit, au passé, saint Augustin, comme pour signifier que l'amour de l'amour est toujours déjà-là avant l'amour de l'aimé.). En effet, si je n'aimais aimer, il ne me viendrait jamais à l'idée de baptiser ce que j'éprouve par le mot « amour ». Ici encore, qu'importe ! L'amour de l'amour et l'amour de l'aimé son indissociables. Je ne saurai jamais clairement, en avouant mon amour à quelqu'un, quelle est la part qui revient à l'amour de l'amour et celle qui revient à l'amour de l'aimé. Il n'existe sans doute aucune frontière nette entre les deux et, dans l'amour vécu, nous allons de l'un à l'autre, nous passons la limite sans même nous en apercevoir.

Tout ceci ne nous dit pas encore le sens de ce mot « amour » que nous conférons à ce que nous ressentons quand nous le déclarons à quelqu'un.

-IV- Eros et agapè

Si je déclare mon amour à quelqu'un, je suis évidemment porté à le faire par la puissance du désir, de ce que la philosophie nomme, à l'école de la langue grecque, *Eros*. C'est, en effet, la voix d'Eros qui se donne sans doute comme la plus sonore et à laquelle le monde ambiant veut quasi exclusivement prêter l'oreille. *Eros* correspond à l'amour entendu comme désir de l'autre, désir de prendre, désir ascendant, c'est-à-dire conquérant. Cependant, en parlant d'amour, je me dispose, non pas immédiatement mais progressivement, à reconnaître, dans le brouhaha de mes passions, une autre voix, plus discrète, tel le grain de sénevé de l'Evangile, la voix d'*agapè* qui m'appelle, sollicite ma réponse et mon service. *Agapè*, c'est-à-dire l'amour descendant, non l'amour qui aspire à prendre, mais celui qui tend à donner et à se donner. La philosophie – et spécialement la philosophie récente – a certainement exagéré la distinction de ces deux figures de l'amour en y voyant même une opposition

(elle n'appartient d'ailleurs pas à la tradition théologique). L'attention à la vie concrète, aidée par le pouvoir « maïeutique » du Verbe, nous incite à plus de nuance. En réalité, *Eros et Agapè* sont déjà-là, indissociables dans tout amour véritable. Quand je dis « je t'aime », même si le sens de ce que je dis n'est pas clairement présent à ma conscience, le désir de prendre et le désir de se donner, *Eros et Agapè* sont enchevêtrés. Dans les premiers émois, il ne peut s'agir d'un amour parvenu à sa réalité plénière (il faudra passer pour cela par bien des déserts), mais, sauf imposture, il ne s'agit pas d'un pur mirage. Dans l'ardeur des commencements, le tout de l'amour est à la fois *déjà-là* et *pas encore*, il est inchoatif - pour employer un mot cher aux théologiens. Le temps, les combats, les aléas de l'existence, les vertus, toujours et encore l'attention au Verbe, se chargeront d'en accomplir la promesse.

Permettez-moi de citer un passage étonnant d'une Encyclique où un Pape exprime, sans doute pour la première fois dans l'histoire de l'Eglise, cette inséparabilité d'*Eros et Agapè*.

« *Même si, initialement, l'Eros est surtout sensuel, ascendant – fascination pour la promesse de bonheur – lorsqu'il s'approche de l'autre, il se posera toujours moins de questions sur lui-même, il cherchera toujours plus le bonheur de l'autre, il se préoccupera toujours plus de l'autre, il se donnera et désirera « être pour » l'autre. C'est ainsi que le moment de l'Agapè s'insère en lui ; sinon l'Eros déchoit et perd sa nature même.* » Benoît XVI, **Deus caritas est** (2005). Agapè se reçoit d'Eros et Eros se reçoit d'Agapè. Parole étonnante d'un Pape. Puis, il évoque un « toujours plus » que rien n'arrête. Ce qui nous mène à notre dernier point.

-V- Une tâche infinie

Il faut être reconnaissant à Gilles Deleuze d'avoir exprimé en une phrase la signification décisive de la déclaration d'amour. « *Dire je t'aime au lieu de je te désire, c'est se proposer une tâche infinie* ». En effet, le « je t'aime » ne juge pas seulement d'un état qui vaut ici et maintenant, mais préjuge d'une disposition qui doit être et valoir à jamais, qui fait rimer *amour avec toujours*.

Si ma conscience est droite, j'anime alors ma déclaration d'une intention d'éternité et il s'ouvre devant moi une « tâche infinie », celle de renouveler sans fin ma déclaration et d'y conformer toute ma vie dans la multitude indénombrable de ses éléments. C'est une tâche en effet : je dois mettre l'éternité de mon intention à l'épreuve de la durée, c'est-à-dire de ce qui, proprement, s'endure. A contrario : dire « je t'aime » pour une semaine, un jour, un instant, ne peut signifier que le refus d'aimer ou l'absence d'amour. C'est encore une imposture.

Mais il reste et restera une énigme : comment l'être fini que je suis, peut-il prononcer une telle parole ? Comment l'être fini auquel elle est destinée peut-il y être proportionné ? La déclaration d'amour n'est-elle pas le symptôme d'une folle prétention à dépasser la finitude de notre condition ?

Possible. Mais l'homme est un être des paradoxes : il est certes un être fini, mais un être fini qui pense l'infini, qui forme l'idée d'infini, présente dans les mathématiques et agissante dans la contemplation de l'océan ou du ciel étoilé ou d'une œuvre d'art. Au premier abord, cette idée de l'infini, comme l'écrit Lévinas, est un « *locataire incommode* ». Elle est en nous l'éternel point de fuite qui nous porte toujours au-delà de nous-mêmes, qui rend toutes nos conclusions provisoires et, surtout, qui ouvre devant nous un gouffre que rien ne peut combler : ni un savoir, ni un pouvoir, ni un plaisir. La pensée de l'infini se prolonge en désir infini et nous laisse dans cette désolation d'apercevoir ou de pressentir que « tout » dans ce monde sera toujours « trop peu » ou que « rien » ne sera « jamais assez ». Bref, comme l'écrit encore Lévinas, « *l'idée d'infini éloigne le désirable* », c'est-à-dire détourne le désir du rêve de posséder une bonne fois son objet.

Mais, ici comme ailleurs, le difficile nous forme. En détournant le désir de ce qui se laisse posséder, elle nous initie au vrai bien, à ce qui se situe toujours au-delà de toute possession, à ce qui n'est pas objet, mais sujet,

personne humaine, autrui entendue comme personne, comme proprement inobjectivable, présent, mais jamais « là » comme est « là » un objet, livré à notre observation et à notre manipulation.

Ainsi, parce que rien n'est à prendre en ce monde qui soit de nature à combler le désir, l'idée d'infini nous initie à convertir le désir de prendre en désir de se donner à l'autre ; elle nous forme à la présence « impossédable » de l'autre : conversion qui oriente dans le sens même de l'amour. Seul donc l'amour est capable de relever le défi de l'infini en nous. Lévinas écrit avec un incomparable sens de la synthèse : « *L'amour n'est possible que par l'idée d'infini* » (**De Dieu qui vient à l'esprit**, Vrin, p.112).

J'ajoute, pour terminer – terminer sans achever ! – que si seul l'amour relève le défi de l'infini en nous, alors seul l'amour est apte à défier le fini que nous sommes. « *L'amour est fort comme la mort* » dit le **Cantique des cantiques** (8, 6). En effet, parce que je sais dans l'amour - et dans l'amour seul - que l'autre est ce proche que je n'en finirai jamais d'approcher, celui dont la présence enveloppe son absence, celui qui se tient dans cette présence lointaine si typique de la personne humaine que nous aimons, alors j'éprouve l'appel en moi à lui dire sans fin « je t'aime ». Mon cœur, plus sage que toute raison, m'enseigne donc que « *Dire à l'autre que nous l'aimons, c'est lui dire "tu ne mourras pas"* » (Gabriel Marcel).

Philippe Courarie